

Il avait arrêté sa parution le 2 septembre 1939 et n'eut, de ce fait, aucune difficulté pour reparaître après la Libération. Le second est *Le Travailleur de l'Ouest*, l'organe de la section nazairienne du parti socialiste SFIO, qui a paru du 29 février 1908 au 15 juin 1940. Lui aussi était en règle avec les nouvelles dispositions législatives de l'après-Libération et aurait pu demander à reparaître dès la fin des hostilités. Il fut handicapé par les tensions que connut la section nazairienne à la suite de l'exclusion de son parti de son directeur, François Blancho, coupable aux yeux de la fédération départementale d'avoir voté le 10 juillet 1940 en faveur du maréchal Pétain. Finalement, le journal put revoir le jour en janvier 1947 sous la direction du député Jean Guitton.

Yves GUILLAUMA

Bernard HEUDRÉ (éd.), André DUFIEF (collab.), Pierre RICHÉ (postface), *Souvenirs et observations de l'abbé François Duine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 348 p., 24 pl. h.-t.

Avec cette édition des *Souvenirs* laissés inachevés de François Duine, rédigés entre le 4 octobre 1914 et octobre 1918, prend fin une longue attente : leur auteur avait émis le vœu de les conserver sous le boisseau au moins vingt années après son décès (1924), ce qui aurait autorisé leur connaissance au public en 1944, intervalle chronologique peut-être un peu insuffisant pour ne pas mortifier les susceptibilités de quelques survivants ! Ce délai de soixante ans permet de pallier cet inconvénient, même si quelques *happy few* avaient pu se délecter dans les années 1980 de certains passages publiés par *Le Rouget de Dol*, revue éditée par l'association François Duine fondée à l'initiative de Claude Galocher et de Tony Le Montréer en 1954. Relevons au passage, avec délectation, une bévue concernant cette année, qualifiée dans une planche hors-texte de «tricentenaire de la mort de François Duine»..., qui donna également lieu à l'inauguration d'une plaque sur la maison de sa tante, à Dol. B. Heudré s'est chargé de la tâche éditoriale en s'assurant de la collaboration d'A. Dufief, qui nous avait gratifiés d'un excellent article sur Duine dans les *MSHAB* de 2001. D'un point de vue formel, déplorons que les PUR n'aient pas jugé utile de réaliser des index : je sais bien que plusieurs amis ou relations de Duine eurent droit à la vindicte de l'Index..., mais ceci n'excuse pas cela ! Par contre, félicitons l'éditeur pour la qualité des notes de ce fourmillant, ébouriffant et passionnant ouvrage, puisque deux polices différentes permettent de différencier celles de Duine annotant son propre texte de celles proposant quelques éclaircissements.

Évoquant ses «hérédités», Duine pense à une provenance onomastique irlandaise ; l'épicentre de son nom se situe à Pleine-Fougères, dont une dalle funéraire de l'église paroissiale porte l'inscription «De par Perrine Dvisne et Ivliene Gverche

sa fille 1637». François naît le 8 mai 1870 à Dol, d'une mère tendrement chérie et d'un père qui ne laissera pas de regrets à sa mort. Grâce à sa bonne tante Louise, il rentre au petit séminaire de Saint-Méen puis au grand séminaire de Rennes, enfin à l'oratoire de France, d'abord au noviciat de l'Hay-les-Roses (1894), au collège de Saint-Lô comme professeur de seconde (1895-1899), enfin au collège de Juilly où il est muté contre son gré, ce qui le pousse à demander sa réintégration dans le diocèse de Rennes. Il fut successivement nommé vicaire à Guipel (1902-1904), à Saint-Martin de Vitré (1904-1906), enfin aumônier du lycée de Rennes jusqu'à sa mort prématurée, le 5 décembre 1924. Bien qu'ayant traversé dès ses quinze ans «une crise de la foi», soumis au doute jusqu'à la prêtrise, Duine ne connut cependant pas les déchirements du «renégat» Ernest Renan, dont il appréciait, chose rare chez les ecclésiastiques du temps, les «pensées harmonieuses et [les] tableaux d'une finesse charmante». Doué d'une forte personnalité et d'un esprit autant caustique que critique, détestant la médiocrité, il morigène et ridiculise les grands de ce monde tout en faisant preuve de bienveillance envers les petits : «Volontiers, je rendrais les plus humbles services à un pauvre et je ne voudrais pas offenser un petit enfant. Mais, vis-à-vis des puissances, encore que je sois soucieux de n'être jamais impoli, je deviens, si je me crois tant soit peu traité sans estime, hautain et méprisant». Ce caractère entier, qui ne manque pas d'une certaine noblesse, l'empêchera de se couler dans le moule des institutions chargées de le former, et nous vaut de savoureux portraits à charge. Par exemple, encore au grand séminaire, il se gausse de l'archevêque Charles-Philippe Place et de son vicaire général, son ennemi intime, le «Torquémadaire Michel» : la relation de leurs démêlés avec l'oratoire de Rennes est un morceau d'anthologie ! La rusticité et la balourdise du recteur de Guipel lui valent quelques traits acérés ; heureusement, les promenades champêtres de Duine égaient son séjour de deux années dans une commune qui a donné son nom à la place de l'église le 2 juin 1989.

Parmi la multitude de personnages qu'il croise au cours de sa vie, mention spéciale au philologue Georges Dottin, professeur à la faculté de Rennes et «partisan zélé» d'Alfred Dreyfus dont le second procès militaire secoua la capitale bretonne du 7 août au 9 septembre 1899 : le vœu de Duine, «Puisse ce procès ne pas retomber lourdement et injustement sur le clergé !», se révéla évidemment pieux... Sa nomination au lycée résulte de complexes tractations entre sa hiérarchie et les laïcs tels Dottin, président du parti radical-socialiste de Rennes, chaque camp l'acceptant comme *the right man in the right place* : ses anciens élèves, dont le futur ministre René Pleven, gardèrent de lui plus que d'excellents souvenirs, l'évidence d'avoir rencontré un maître spirituel et intellectuel. Duine entretenait des liens étroits avec le monde savant, les «monuments du vieux Rennes», le moindre n'étant pas Arthur de La Borderie, le «chef incontesté» tout à la fois de l'érudition et du patriotisme bretons, dangereux mélange des genres. Cependant, il n'hésite pas, dans son *Mémento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne* (1918), à mettre «en pièce

les tableaux créés par La Borderie [et à saper] ses procédés de conservateur romantique». Les «semonces vénérables» auxquelles il s'attendait, émanant d'Alexandre du Crest de Lorgerie, président la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, de Joseph des Boüillons, son secrétaire, et du «bien-pensant» Hippolyte Vatar, son imprimeur, donnent lieu à des passages hilarants ! Duine n'accable pas plus que nécessaire le «bonhomme Plaine», pire qu'un «éléphant dans un magasin de porcelaines» selon une expression de Joseph Loth en 1900, jugement bien évidemment partagé par Louis Duchesne, directeur depuis 1895 de l'École française de Rome, personnage de fort calibre qui ne pouvait que plaire à Duine, non pas tant en raison de leurs communes origines d'Ille-et-Vilaine que par leur proximité intellectuelle, leurs accointances idéologiques et leur tendance au persiflage... Duchesne avait reconnu en Duine un brillant sujet, lui écrivant en 1904 : «Je crois bien que c'est vous qui écrirez le livre définitif sur l'hagiographie bretonne». Pour mener à bien cette tâche, notre *clericus dolensis* avait commencé, dès 1900, à traverser la Manche en visitant le révérend Sabine Baring-Gould. Fréquenter un pasteur protestant pour travailler sur les saints n'était pas alors chose fort recommandée par l'Église : en novembre 1895, l'abbé lazariste Fernand Portal avait fondé la *Revue anglo-romaine*, avec pour but le décroisement de deux mondes que tout séparait, mais ce mensuel ne survécut pas deux années, en dépit du talent de collaborateurs tels Duchesne.

Outre ses importantes activités d'historien et d'ethnologue, Duine est aussi un auteur littéraire de grand talent, dont les *Souvenirs* offrent plusieurs exemples, que le poète Louis Tiercelin remarqua dès 1891 : il conserve pour le fondateur de *L'Hermine* (qui accueillit entre autres Anatole Le Braz, à qui il décoche quelques flèches) une affection particulière, aimant la prose «amusée, spirituelle, cinglante ou grave, pressante, chaleureuse» de cet «écrivain de race». Encore au petit séminaire, il appréciait Victor Hugo, au moment où le poète national était régulièrement voué aux gémonies par le *Polybiblion* et la *Bibliographie catholique*. Il connaît par cœur, en anglais dans le texte, de nombreux passages des pièces de Shakespeare, et assiste «en civil» à la représentation de *Phèdre*, interprétée par Sarah Bernhardt au théâtre de Saint-Malo : si la grande actrice le déçut un peu, ceci démontre néanmoins des goûts peu conventionnels pour un ecclésiastique «fin de siècle»...

À ce moment couvent plusieurs crises qui n'épargnent pas le diocèse de Rennes, décrit dans un chapitre brillant. Certes, il compte 600 000 catholiques regroupés en 384 paroisses, mais l'encadrement religieux montre d'inquiétantes faiblesses car selon lui ses clercs sont des fonctionnaires dépourvus d'esprit critique et d'idées personnelles, caractéristiques qui lui sont chères. À titre d'anecdote, il prend la défense du chanoine Amédée Guillotin de Corson et de son *Pouillé*, aujourd'hui toujours bien utile, moqués par des vicaires pour qui il était «entendu qu'un "archéologue" est un être dont on s'amuse» (plus personne aujourd'hui ne songerait à dauber un archéologue, n'est-ce pas !). Plus gravement, Duine a toujours, dès son passage au petit séminaire, aimé «l'apostat» Félicité de Lamennais, précurseur, tout comme

Frédéric Ozanam, de la doctrine sociale de l'Église : il lui consacre plusieurs travaux, et le défend devant ses pairs, pour le moins dubitatifs. À l'encontre du cardinal Guillaume Labouré «qui n'aimait pas les curés remuants [et qui] leur fit sentir la puissance de la mitre et le poids de la crosse», il apprécie les «abbés démocrates» et les «abbés sillonnistes» de Marc Sangnier. Mais, d'une part, le diocèse de «la fin du règne glorieux de Léon XIII» était «menacé par le déchaînement des fureurs politico-cléricales et les hurlements des politiciens anticléricaux» : après la séparation des Églises et de l'État vint le temps des inventaires que Duine vécut sans trop de heurts à Vitré. D'autre part, le pape Pie X, par son encyclique *Pascendi* du 8 septembre 1907, dénonçait le modernisme comme «le collecteur de toutes les hérésies», et tentait de reprendre en main toutes sortes de déviants avec cette «charte de l'Église médiévale». En cette affaire, Duine ne pouvait demeurer neutre (s'il le fut jamais dans sa vie !) : «aimant l'Église, j'aimerais qu'on pût penser à l'aise sans être suspect». Il avait eu comme professeur de théologie le très étonnant abbé Joseph Turmel, «l'un des types les plus curieux du clergé de France», qu'il appelle familièrement «le monstre» et pour lequel il ressent une étrange fascination. Durant l'année scolaire 1891-1892 son «enseignement était d'une orthodoxie irréprochable», mais à la suite «d'une crise de la foi», Turmel quittait le grand séminaire pour entamer une carrière nettement plus hétérodoxe... Il fonde en 1896 la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuse* avec Alfred Loisy, excommunié en 1907 ; son *Histoire de la théologie positive* subit les rigueurs de l'Index en 1911, ce dont Duine se réjouit. Pour lui, le véritable père du modernisme était Duchesne, car «il a reconduit Dieu et la légende chrétienne à la frontière» en voulant séparer la théologie de l'étude des faits ; à son tour, les «pidistes» le condamnèrent en 1912 à l'Index pour son *Histoire ancienne de l'Église*. Duine, ami de Duchesne, connaissance de Turmel, en relation avec les Bollandistes, échappa à cette répression car ses écrits n'abordaient pas la théologie. Cela ne l'empêche pas d'éreinter les théologiens dans ses *Souvenirs* rédigés pendant toute la guerre, qu'il dénonce sans vouloir parler de cette «boucherie» dont il craint à juste titre les terribles conséquences.

Non conformiste, tourmenté et incisif, épris de sa liberté intellectuelle et morale, curieux de la vie artistique et littéraire, l'attachant abbé Duine se montre décidément «un étranger parmi les siens». Souhaitons, avec Pierre Riché dans sa chaleureuse *Postface*, qu'il bénéficie d'une notice dans le *Dictionnaire des Sciences religieuses*, et qu'une belle biographie le replace à sa juste place, définie par A. Dufief, celle d'un «honnête homme d'Église dans la République radicale de 1900».

Philippe GUIGON